Corinne Pierreville, *“Clariss et Lariss”, somme romanesque du XIII^e siècle*

Maria Colombo Timelli

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/7134>

DOI : 10.4000/studifrancesi.7134

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2010

Pagination : 121-122

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Maria Colombo Timelli, « Corinne Pierreville, *“Clariss et Lariss”, somme romanesque du XIII^e siècle* », *Studi Francesi* [En ligne], 160 (LIV | I) | 2010, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 11 janvier 2021.
URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/7134> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.7134>

Ce document a été généré automatiquement le 11 janvier 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Corinne Pierreville, “Claris et Laris”, somme romanesque du XIII^e siècle

Maria Colombo Timelli

RÉFÉRENCE

Corinne Pierreville, “Claris et Laris”, *somme romanesque du XIII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2008 («Essais sur le Moyen Âge», 37), pp. 425.

- 1 Composé sans doute vers 1270 par un auteur anonyme, *Claris et Laris* est, comme le récite le titre de cette étude, une véritable «somme» de la littérature narrative des siècles précédents: non seulement ce roman compte plus de trente mille octosyllabes, et offre une sorte d'encyclopédie de la tradition littéraire plus ancienne, mais le mot «somme» y revient à plusieurs reprises, avec trois sens différents, «totalité», «histoire» et «vérité» (voir p. 369). Et en effet, même s'il est dangereux d'appliquer la notion d'«originalité» à une œuvre médiévale, tant cette idée est étrangère à la littérature de cette époque, C.P. n'hésite pas à le faire, à juste titre selon nous, puisque le clerc qui a composé le roman a su compiler motifs, thèmes, et même formules appartenant tant à la chanson de geste qu'à la littérature arthurienne, pour créer une œuvre «originale» quant à l'interprétation de ce que la tradition lui a légué.
- 2 On trouvera dans le prochain fascicule de «Studi francesi» les notices de l'édition et de la traduction en français moderne que C.P. a publiées également chez Champion en 2008. Le beau livre qui est présenté ici offre une introduction littéraire importante, qui n'aurait pas pu trouver place dans les volumes des «CFMA» et des «Traductions des CFMA». Disons tout de suite qu'il s'agit non seulement d'un ouvrage agréable à lire, mais encore que l'absence de tout jargon, la netteté du plan et des arguments avancés le rendent clair et convaincant.
- 3 Un premier chapitre est consacré au temps, à l'espace et à la structure narrative. Malgré sa longueur, *Claris et Laris* est marqué par une durée somme toute limitée (les aventures s'échelonnent sur quelques années) et surtout par le rejet d'une temporalité

eschatologique: le temps s'y mesure à l'aune de la vie humaine. Quant à la géographie, elle alterne lieux allégoriques et toponymes réels, le romancier visant à représenter la totalité du monde. Par ailleurs, la recherche de la *varietas* dans la reprise et l'invention des aventures n'a pas pour résultat le morcellement du récit, mais au contraire sa cohérence, obtenue par la duplication et gradation des épisodes, par l'entrelacement des aventures et des quêtes, par l'emploi des rappels et des discours récapitulatifs («Une esthétique de l'exhaustivité et de la variété», pp. 17-98).

- 4 Célébration du compagnonnage entre les deux protagonistes, *Claris et Laris* transpose «le modèle de la *fine amor* sur les relations viriles» (p. 178); tout y est mis à l'œuvre (scènes topiques, motifs courtois, thèmes traditionnels) pour chanter l'amitié, dont la valeur se situe non seulement sur le plan des rapports interpersonnels, mais encore et peut-être surtout sur le plan social: comme le dit très clairement C.P., «à la différence de l'amour, l'amitié renforce la cohésion de la société féodale et chevaleresque» (p. 179). Dans ce cas, on ne peut qu'être reconnaissant à l'Auteur d'avoir su éviter les pièges des *gender studies* (chapitre II, «La 'fine amor' dans tous ses états», pp. 99-179).
- 5 La littérature arthurienne, et les romans de Chrétien de Troyes tout particulièrement, marquent profondément *Claris et Laris*, mais l'auteur a su concilier dans son écriture des traditions aussi diverses que la matière de Bretagne, l'épopée et l'historiographie, dont l'influence s'exerce notamment sur la rhétorique des combats, chevaleresques et guerriers. Le troisième chapitre («La renaissance de la chevalerie arthurienne», pp. 181-274) examine encore une fois ce désir de «totalité» qui a animé le poète. «Le souffle majestueux de l'épopée» se relève tant dans la description des combats (style formulaire) que dans la célébration de la guerre au détriment des jeux chevaleresques; les affrontements représentent plus du tiers du roman, avec une grande variété de types (guerres, tournois «à plaisance» et «à outrance», duels, judiciaires ou non): le poids attribué à la guerre correspond sans doute à une volonté de revenir aux sources de la chevalerie et de restaurer son image. C'est dans ce cadre qu'il faut situer la nouvelle grandeur dévolue au roi Arthur, ainsi que la glorification de quelques-uns de ses meilleurs chevaliers, Yvain et Gauvain particulièrement. D'autre part, en refusant la conception nettement aristocratique de la société médiévale, l'auteur affirme une éthique chevaleresque personnelle, qui chante le compagnonnage guerrier et l'ouverture aux autres, à tel point que les deux protagonistes en arrivent à exercer une influence positive et enrichissante sur les chevaliers de la Table Ronde. Optimiste, confiant en la nature humaine, le clerc anonyme croit en la possibilité pour l'homme de s'améliorer et d'améliorer le monde où il évolue.
- 6 Le quatrième et dernier chapitre est centré sur un aspect fondamental de l'œuvre: «La rationalisation de la 'merveille'» (pp. 275-367); c'est dans cette mesure, dans ce refus de la *merveille* qui marque tant de textes contemporains, que C.P. reconnaît la «griffe» du trouvère anonyme. Forêts et châteaux, heures nocturnes, demeures désertes, souterrains, se transforment sous sa plume en lieux et moments dont l'étrangeté peut, *a posteriori*, être expliquée rationnellement; de même les personnages merveilleux (nains, géants, monstres), les animaux diaboliques (dragons et guivres) et les objets extraordinaires (nef magique, lit enchanté, manteaux en plumes de phénix) sont tous rapprochés de la réalité. Si enchanteurs et démons sont eux aussi soumis à ce procédé de rationalisation, il n'est que les fées qui sont appelées à jouer un rôle à part entière dans le roman, avec notamment le personnage de Madoine, éprise de Laris, être ambigu et dangereux, mais destinée elle aussi, finalement, à l'échec.

- 7 Terminons par l'indication des annexes qui complètent le volume: une liste des expressions liées à la rhétorique de l'amour (pp. 377-378), les vers et les expressions rattachés au style épique (pp. 379-386), les tableaux des guerres, tournois et duels (pp. 387-394). La Bibliographie (pp. 395-413) est organisée par thèmes; suivent l'Index des œuvres [médiévales] citées, et l'Index des auteurs critiques cités (respectivement, pp. 415-417 et 419-421).
- 8 *In exergo* à son ouvrage, C.P. a mis une phrase de Paul Zumthor: «On ne parle bien que de ce que l'on aime» (p. 9). Il est sûr qu'elle a tant aimé ce roman somme toute peu connu qu'elle en arrive à faire oublier sa longueur, son apparence décousue, et à faire sentir à ses lecteurs le charme qui se cache derrière les «aventures délabrées..., les absurdes prouesses qui se résolvent dans le néant» (Alexandre Micha, cité p. 9) qui pourraient en faire une lecture indigeste.